Dagmar Deuber, *Nigerian Pidgin in Lagos. Language contact, variation and Change in an African urban setting*, 2005, xiv + 274 pages, 4 maps, 6 black and white photos, CD of selected recordings and texts. London: Battlebridge Publications.

Carole de Féral (Université de Nice-Sophia Antipolis)

Dès le début de son ouvrage (chapitre 1 : introduction), D. Deuber rappelle que ce qu'elle choisit de nommer *Nigerian Pidgin* et qui est communément connu sous les noms de (*Nigerian*) *Pidgin* ou (*Nigerian*) *Pidgin English* n'est pas un pidgin stricto sensu mais un pidgin élaboré (« *expanded pidgin* »). Il co-existe avec sa langue de base, l'anglais et tend à devenir une langue première pour un nombre croissant de locuteurs.

Après une présentation claire et assez détaillée (p. 1-4) des différentes hypothèses concernant l'origine et l'expansion du pidgin dans ce pays, est exposée (p. 4-6) une liste des études antérieures qui ont été menées sur le pidgin nigérian et dont elle souligne les limites (d'ordre méthodologique, dans le choix du terrain ou de la construction des corpus), ce qui lui permet de justifier le choix de sa propre recherche. De ce fait, et étant donné que l'auteure cite ailleurs des ouvrages en français, on s'attendrait à voir mentionné le travail de Simire (1993), dans lequel est traitée de manière quantitative la question de l'influence de l'anglais en pidgin nigérian. En effet, le but de la recherche menée par D. Deuber est de déterminer quelle est l'influence de l'anglais dans le pidgin-english parlé par des locuteurs nigériens scolarisés (en anglais, la langue officielle *de facto* du Nigeria) et de savoir si un continuum linguistique du même type que celui que l'on trouve dans les Caraïbes anglophones « *s'est développé ou est en train de se développer entre le pidgin nigérian et l'anglais* » (p. 6).

Pour répondre à cette question, l'auteure s'appuie sur un travail de terrain effectué, de juin à octobre 1997 puis d'avril à octobre 2000, en grande partie à Lagos – terrain peu exploré jusque là –, qui est la capitale économique du pays et qui attire et réunit de ce fait de nombreuses ethnies. Bien que Lagos se trouve en zone yoruba, le pidgin y assume une importante fonction véhiculaire, même chez les locuteurs scolarisés, non seulement dans les conversations informelles mais aussi dans des domaines plus formels (p. 4).

Le chapitre 2 (« *Language contact, variation and change : theoretical and methodological background* ») est très utile car il rappelle les questions communément posées et les outils théoriques utilisés depuis une trentaine d'années dans les études sur les pidgins et les créoles (notamment la notion de continuum et celles de basilecte, mésolecte et acrolecte ; les échelles implicationnelles comme outils de description des situations de continuum ; les concepts de diglossie et de triglossie ; l'interférence, l'emprunt et l'alternance codique ; la notion de variable (socio)linguistique dans la linguistique variationniste).

Le chapitre 3 permet de situer le pidgin nigérian dans son contexte sociolinguistique « *Nigerian Pidgin in its sociolinguistic context* », (p. 45-57). Y sont notamment rappelés le nombre et les fonctions des langues en présence. Il aurait été préférable, à mon avis, que cette partie, qui donne des informations essentielles sur le paysage sociolinguistique global du Nigeria soit présente dès l'introduction. S'ensuit un exposé sur la place du pidgin au Nigeria et des jugements dont il fait l'objet. Pour traiter ce sujet, un questionnaire écrit, qui contient des questions ouvertes, a été diffusé auprès de 161 enquêtés, étudiants ou enseignants âgés de 17 à 50 ans. Ces questionnaires ont été complétés par onze entretiens de type plutôt semi-directif, menés généralement en anglais (deux fois en pidgin) par l'auteure elle-même, en présence d'une ou de deux personnes. Les questionnaires se trouvent dans l'annexe A et les entretiens sont enregistrés sur le CD. On trouve également une très brève présentation de chaque entretien dans l'annexe C. Ces enquêtes faites avec un échantillon, qui de l'aveu même de l'auteure, n'est pas vraiment représentatif, lui permettent

néanmoins de confirmer ce que l'on sait déjà sur la situation du pidgin au Nigeria et sur les catégorisations dont il fait l'objet (situation d'ailleurs comparable à celle du pidgin parlé dans la zone anglophone du Cameroun, son voisin, et qui a été rattachée au Nigeria de 1919 à 1960). On peut lire, en effet, que le pidgin est une langue « neutre » d'un double point de vue : il permet de transcender les différences d'ordre ethnique et socio-culturel et d'assurer la communication interethnique entre des locuteurs scolarisés ou non. Il ne bénéficie d'aucun prestige et est tantôt considéré comme du mauvais anglais ou comme proche de l'anglais mais avec des règles grammaticales qui lui sont propres (n'oublions pas que les enquêtés de D. Deuber sont tous scolarisés, la plupart étant des étudiants ou des enseignants).

Le court chapitre 4 (11 pages) concerne les aspects de la variation et du changement linguistique au Nigeria. Dans la mesure où cette problématique est centrale en sociolinguistique, on peut se demander pourquoi l'auteure ne l'a pas incluse dans le chapitre 3.

Le chapitre 5, le plus important de l'ouvrage (90 pages) concerne l'exploitation du corpus : « *Educated Nigerian Pidgin in face-to-face speech and radio broadcasts: the corpus study* ». Comme le titre de ce chapitre l'indique, le corpus est constitué de deux types d'enregistrements : des enregistrements faits avec l'accord des participants par des connaissances de l'auteure (interviews sur un thème précis, discussion avec une ou deux personnes, scolarisées elles aussi) et des émissions radiophoniques (nouvelles, conseils, séries radiophoniques). Ces deux types d'enregistrements sont une façon pour l'auteure d'avoir deux registres différents, les émissions radiophoniques incitant les présentateurs à avoir un pidgin *a priori* relativement peu anglicisé puisqu'ils s'adressent à des locuteurs qui ne parlent pas anglais. Le corpus ainsi constitué comporte 20 textes de chaque catégorie d'environ 2000 mots chacun, soit 80 000 mots au total.

Jusqu'à ce chapitre, c'est-à-dire jusqu'à la page 71, le lecteur est confronté à un problème non négligeable. D'emblée, il est question de deux objets linguistiques nommés : le « pidgin », d'un côté, et l'« anglais », de l'autre, dont l'auteure se demande s'ils ne sont pas dans une situation de continuum (alors pourquoi distinguer *a priori* deux objets ?). Jamais n'est explicité ce qu'elle entend par « pidgin », qu'elle pose comme une évidence, comme l'illustre cette affirmation étonnante de la part d'un chercheur qui présente la question du continuum linguistique comme étant au centre de sa recherche : « *Unless Nigerian Pidgin can be shown to form a continuum, there is no need (c'est moi qui souligne) to question the scholarly view that they are distinct languages* » (p. 30) ! La question de savoir s'il y a un continuum anglais-pidgin semble d'ailleurs ne plus être le but de la recherche de D. Deuber à la page 67, puisqu'elle pose quatre variétés principales (*basic varieties*) de pidgin : « *educated NigP, rudimentary and non rudimentary, and NigP as spoken by less educated speakers, also rudimentary and non rudimentary* » ! Quoi qu'il en soit, à ce stade du livre, quelqu'un qui n'aurait rien lu sur le pidgin du Nigeria au préalable n'a aucun moyen de savoir à quel objet linguistique se réfère l'auteure si ce n'est grâce au matériau « brut » dont il peut lire, par exemple, un extrait p. 67 (transcrit dans une graphie très discutable – qu'il serait trop long de présenter ici – mais dont le choix est expliqué p. 9-11).

Le corpus constitué par D. Deuber lui sert à en choisir des extraits et à les soumettre à l'évaluation de 22 locuteurs scolarisés (étudiants et enseignants de la faculté des lettres de Lagos). Les questions portent sur (1) la fréquence des éléments lexicaux et grammaticaux anglais utilisés à la place d'éléments pidgin ; (2) la qualité de pidgin utilisé (3) le degré d'intelligibilité de chaque extrait pour un locuteur qui n'est pas ou qui est peu scolarisé et pour chaque question l'enquêté a le choix entre quatre réponses (par exemple, pour les questions 1 et 2 : « *yes, very frequently ; yes, fairly frequently ; only infrequently ; no, not at all* »). Pour la première question il était également demandé aux enquêtés de donner des exemples avec leur équivalent en « *proper pidgin* ».

Près de 900 items, en grande majorité lexicaux (le plus souvent des noms, des verbes et des prépositions) ont été catégorisés comme étant de l'anglais. Beaucoup servent à combler un déficit

du « *proper pidgin* », tandis que d'autres apportent une certaine synonymie. En ce qui concerne les morphèmes grammaticaux, ce sont les pronoms et les flexions nominales qui sont les plus fréquents. A cela s'ajoute de l'alternance codique.

Il s'agit donc ici, en fait, d'une étude sur les *représentations*, sur la frontière entre pidgin et anglais que peuvent construire des locuteurs très scolarisés quand on leur demande d'en faire une. Pourquoi faire appel aux catégorisations des locuteurs lorsque l'on veut faire le point sur les pratiques ? Sans doute parce que dans le domaine du lexique, il y a une continuité, que je qualifierais d'« essentielle », entre le pidgin nigérian et la langue superposée, la grande majorité de son lexique étant d'origine anglaise. Sur quels critères spécifiquement linguistiques décider alors que tel item est du « *proper pidgin* » ou de l'« anglais » ? Faire appel à des critères d'ordre phonétique et morphologique, sans passer par les catégorisations des locuteurs, est-il possible ? Cette question n'est malheureusement pas discutée.

Les catégorisations faites par ses enquêtes permettent à l'auteure de repérer, traiter quantitativement et discuter de « variables » syntaxiques telles que la pluralisation, la marque de la possession entre deux nominaux, les pronoms personnels et les possessifs.

Cette partie est d'autant plus intéressante que sont également reproduits les résultats d'analyses d'autres corpus du pidgin nigérian (par exemple, pour les pronoms personnels et les pronoms possessifs), et même d'autres pidgins et créoles (pour la pluralisation), et de l'anglais (en l'absence de corpus d'anglais du Nigeria, corpus ICE-GB : « *The International Corpus of English* »). On peut cependant regretter que soient passées sous silence certaines études qui traitent des mêmes sujets en pidgin du Cameroun (cf. C. de Féral 1989 et 2001 qui rend compte de phénomènes similaires de pluralisation (-*dem* ~ -*s* ~ -*s -dem*) observés dès les années 1970 dans la partie anglophone du Cameroun) puisque non seulement une partie de ce pays voisin a été nigériane mais aussi parce que le pidgin-english du Cameroun présente l'avantage non négligeable pour le linguiste d'être parlé non seulement en zone anglophone mais aussi en zone francophone, où il n'est pas (ou peu) soumis à l'influence de l'anglais. En effet, lorsque l'on se pose la question de savoir s'il est mieux ou non pour le linguiste de considérer les productions qu'il entreprend d'analyser en termes de continuum ou de systèmes co-existants, il est difficile de se passer d'un échantillon de TOUT le spectre, c'est-à-dire, dans le cas du Nigeria, de productions de ce qui est nommé « anglais » et de ce qui est nommé « pidgin » non seulement chez des locuteurs qui parlent « anglais » mais aussi chez des locuteurs qui parlent un peu ou pas du tout « anglais » et/ou qui comprennent un peu ou pas du tout l'« anglais ». C'est sans doute pour cette raison que D. Deuber a ajouté, de façon un peu surprenante, car sans lien explicite avec le chapitre précédent, un chapitre 6 (p. 161-181) : « *Nigerian Pidgin as spoken by less educated speakers: analysis of additional recordings* ».

Ce chapitre présente beaucoup d'intérêt car il montre que des items « anglais » (par exemple, -*s* à la place de -*dem* pour la pluralisation) se retrouvent dans les productions de locuteurs qui ne parlent pas cette langue. On s'y attend, bien sûr, puisque l'on se doute bien qu'ils sont en contact avec des locuteurs à la fois pidginophones et anglophones et que l'on sait qu'il n'est pas besoin d'être bilingue pour utiliser des « emprunts » passés dans l'usage courant (cf. Bickerton 1975 pour la situation du Guyana : « *no matter which way the continuum is divided, we end up with things together which should be separated, and things separated which should be together.* »).

Je souhaiterais aussi mentionner un phénomène qui n'est pas commenté par D. Deuber mais qui, à mon avis, mérite que l'on s'y attarde, et qui met à contribution un lexème, « *speak* », qui n'est pas présent comme item « anglais » dans les réponses au questionnaire (peut-être était-il simplement absent du corpus) et un autre lexème, « *understand* », qui, lui, est catégorisé comme « anglais » par ses enquêtes. Il s'agit de l'utilisation comme synonymes de « *speak* » et de « *talk* », et de « *understand* » et de « *hear* ». On les trouve dans le premier extrait qui met en scène l'auteure elle-même, un de ses enquêteurs (scolarisé) et un chauffeur de taxi, non scolarisé.

Au début de l'extrait, l'enquêteur nigérian utilise « *speak* » et c'est « *speak* » qui est repris par le chauffeur de taxi :

R [research assistant] : but anybody teach you to **speak** am ?

T [taxi driver] : nobody teach me//

R : you just begin **speak** am

T : I just dey **speak** am small small small small small small na im I dey hear//

Plus loin, l'auteure emploie « *talk* », qui est repris par le chauffeur de taxi la première fois mais qu'il remplace ensuite par « *speak* » :

D [D. Deuber] : di people we dey enter for dis taxi/dem dey **talk** Broken?

T : uh yes/ some dey **talk** Broken/ some dey **speak** Yoruba/ some dey **speak** uh Hausa// [...]

Pus loin, encore, le même phénomène se reproduit. En outre « *hear* » qui est utilisé par l'auteure n'est ré-utilisé ni par l'enquêteur nigérian ni par le chauffeur de taxi qui lui préfèrent « *understand* » :

D : but if di person no **hear** Yoruba you go **talk** Broken?

T : I go **talk** Broken yes// [laughs]only when e dey **speak** uh English/ ehen/so I no dey **understand**// [laughter]

R: So if I begin knack grammar now (you no go) you no go **understand** am?

On est tenté de penser que, dans les catégorisations du chercheur (D), **talk** (et non **speak**) et **hear** (et non **understand**) sont du « *proper pidgin* » alors qu'il semblerait que **speak** et **understand** soient passés dans l'usage spontané et non marqué non seulement de l'enquêteur scolarisé (R) mais aussi dans celui du chauffeur de taxi non scolarisé (T). Encore une fois, se pose la question de savoir selon quels critères – proprement linguistiques ou non – on peut décider que tel item « anglais » devient du « pidgin » ou reste de l'« anglais » (Autrement dit : quand un emprunt fait-il partie du lexique d'une langue ? Ce problème se pose à tous les auteurs de dictionnaires). Une telle réponse peut en partie être apportée par l'utilisation de termes (anglais) récemment passés dans le discours de locuteurs non anglophones. On peut regretter, de ce fait, que l'auteure n'ait pas enrichi son corpus de plus de productions de locuteurs qui ne parlent pas anglais.

Dans le chapitre 7 (« *Language planning for Nigerian Pidgin: problems and prospects* », p. 183-200) D. Deuber apporte une utile contribution aux questions d'aménagement linguistique qui concerne le pidgin au Nigeria.

En conclusion de son étude (chapitre 8 : « *Conclusions and future outlook* » (p. 201-209), D. Deuber affirme (sans surprise pour le lecteur, cf. commentaires *supra*) que la situation du pidgin au Nigeria n'est pas celle d'un continuum. Mais la méthodologie adoptée aurait-elle pu lui permettre d'aboutir à une autre conclusion ? Et cette question, largement débattue dans les années 1970, est-elle, après tout, vraiment essentielle ? On sait que les dénominations (« pidgin », d'un côté, « anglais », de l'autre, dans le cas présent) – et de ce fait, les catégorisations – utilisées par les différents acteurs d'une communauté créent des frontières, des ruptures que les pratiques souvent méconnaissent. Plutôt que de savoir s'il « existe » ou non un continuum entre pidgin et anglais ne s'agit-il pas de se demander si la notion de « *continuum* » est un outil utile au linguiste pour rendre compte des pratiques qu'il étudie ? Et ne pourrait-on envisager d'autre alternative au « *continuum* » que les « *systèmes co-existants* » (cf. la notion de « *feuilletage* » proposée par R. Nicolaï 2007) ?

Malgré les quelques réserves que j'ai pu émettre, il n'en reste pas moins que cet ouvrage, qui est, de toute évidence, le fruit d'un travail considérable, est amené à devenir une référence « incontournable » pour les futures recherches sur le pidgin du Nigeria et sur des situations similaires (pidgins et créoles en situation de diglossie avec leur langue de base, par exemple). Il servira de tremplin, je n'en doute pas, non seulement par les questions d'ordre théorique et méthodologique qu'il pose, et qu'il incite à se poser, mais aussi par le matériau linguistique qu'il offre (sous une forme transcrite *et* sonore grâce au CD), à d'autres études dans le domaine des pidgins et des créoles et même, de façon plus générale, des langues en contact.

Références

- Bickerton, Derek. 1975. *Dynamics of a creole system*, Cambridge University Press: London/New York.
- Féral, Carole de. 1989. *Pidgin-english du Cameroun ; description linguistique et sociolinguistique*, Paris : Peeters-Selaf.
- Féral, Carole de. 2001. Sémantaxe et changement linguistique : quelques réflexions sur la pronominalisation en pidgin-english (Cameroun et Nigeria). In : R. Nicolai (éd.), 515-527, *Leçons d'Afrique*, Paris : Peeters.
- Nicolai, Robert. 2007. Contact des langues et contact dans la langue : hétérogénéité, construction de l'homogène et émergence du 'linguistique'. *Journal of Language Contact*, *THEMA 1*, www.jcl-journal.org : 199-222.
- Simire, Gregory. 1993. Étude sur la variabilité du pidgin anglo-nigérian : le temps, la modalité, l'aspect, Thèse de doctorat, Université de Nice.